Hommage à l'oncl'Robert, concierge de l'église et cloueur de boîtes à domicile

Toute la matière ci-dessous a déjà paru en d'autres lieux. Il convenait pourtant pour nous autres petits neveux de rendre un nouvel hommage particulier à cet oncle qui sut s'inscrire d'une manière si discrète dans l'univers vaste et complexe du vacherin.

Extrait de : **un village d'affineurs et de monteurs de boîtes**

Quand il manquait un numéro de boîte, à cette époque, ça date tout de même d'il y a cinquante ans, on nous envoyait en chercher chez l'oncle Robert et la tante Aline. C'était à deux pas, en face de l'église, juste à côté du Cygne. On prenait le petit char et les sacs vides. On laissait le véhicule devant la maison, sous le néveau, pour pénétrer ensuite dans le long corridor sombre, à l'ancienne. On poussait une première porte. On traversait un second petit corridor, on poussait une deuxième porte, celle-ci vitrée par laquelle ne passait pourtant qu'une lumière diffuse, presque brune. On aimait la pénombre en ce temps-là, et nous aussi, qui y trouvions parfois une certaine sécurité. Et les rares ampoules que l'on trouvait, elles étaient encore de faible voltage, ou plutôt d'ampérage. Non de voltage ! Pour l'économie. On pénétrait ensuite dans la cuisine chaude. Elle n'avait qu'une fenêtre qui donnait sur la ruelle et la haute façade du Cygne dans le coin supérieur gauche où l'on peindrait bientôt : Stop, ici on mange bien !

Et il avait là, dans la vieille cuisine, l'oncle Robert et la tante Aline. Oh ! pas des nerveux, de ces humains à vous attraper un infarctus toutes les semaines. Ils étaient derrière la table avec tout plein de choses dessus. Et ils clouaient. Alors l'oncle Robert se levait pour venir nous remplir les sacs à la cave arrière tandis que la tante Aline, elle, elle continuait à clouer. Avec l'oncle Robert nous allions donc dans l'arrière boutique, située étrangement au levant tandis qu'elle n'avait point de fenêtre. Le soleil pour la cave, entièrement murée, et l'ombre du nord pour la chambre ou même pour la cuisine ! Fameuse disposition de l'ancien temps que l'on a peine à croire. Et pourtant. Et dans cette cave, ça y sentait bon le bois et la terre. L'odeur du bois humide, c'est parfois un rien l'odeur de la pisse de chat. C'était mal éclairé. On voyait au plafond une ampoule toute nue.

- On voudrait des treize, qu'on disait à l'oncle Robert.

Alors celui-ci se baissait avec un peu de peine, prenait une pile, tenue dessus et dessous, qu'il mettait dans le sac que nous tenions ouvert. Il n'est jamais facile d'aller au fond. Il mettait quatre ou cinq piles. On emplissait deux ou trois sacs qu'on charriait ensuite le long du corridor pour retrouver le grand air devant la maison, en même temps que l'église, en face, où nous lisions à chaque fois l'heure au cadran. C'était la fin de l'après-midi, invariablement, sur le coup de quatre heures, quatre heures et demie. Une heure avant qu'il ne faille aller livrer à la gare avec le cheval.

Il semblait toujours que nous ressortions d'un trou, ou d'une grotte, en quittant chez la tante Aline, quand bien même ici l'on avait trouvé bon accueil et respect. Car c'étaient de bonnes et braves gens, que l'oncle et la tante, sans autre ambition que de gagner leur pain, que de pouvoir nouer les deux bouts. L'oncle Robert, c'était le sonneur et le concierge de l'église. Il m'est arrivé, dans la vie, d'envier sa place ! J'aurais tant aimé moi aussi sonner les cloches de mon église !

On retournait à la laiterie pour replonger dans la cave tiède et pleine d'odeurs.

Et ces choses, c'est là vraiment qu'on a appris à les connaître. Comme ces boîtes à vacherin. De belles boites dont les clous pourtant, à cause de l'humidité de la cave, et parce que pour certains numéros on les laissait entreposées peut-être trop longtemps, rouillaient. Même le bois bleuissait parfois de trop d'humidité pour finalement devenir bientôt gris ou noir. On en perdait, des boîtes, de cette façon-là.

Nous faisions nos expériences. Nous apprenions à découvrir ce monde du vacherin qui nous était certes ordinaire, mais qui se révèle aujourd'hui dans le souvenir, alors que les affineurs ne sont plus que deux au village, et jusqu'à quand, proprement fascinant.

On en voit des choses, en une vie, quand même !

Cette même scène avait déjà été racontée dans « Saveurs d'enfance », Editions Cabédita, 1990 :

A la laiterie, comme ailleurs, la saison des vacherins battait son plein. On voyait par le village les monteurs de boîtes mener leur production chez l'affineur. Mon oncle Robert, dit Flaubert, mari de la tante Aline, frère de Emile dit Femil, habitait le Vieux Cabaret, partie de bise. Il montait des boîtes pour la laiterie qu'il rendait sur place dans des sacs qu'il portait sur son dos. Nous allions aussi parfois les chercher nous-mêmes là-bas, avec le petit char. Elles étaient empilées dans la pièce arrière qui n'avait pas de plancher, qu'un simple sol de terre battue. Une vieille maison que celle de mon oncle Robert, avec une cuisine éclairée d'une seule fenêtre qui donne sur le Cygne, juste en face, et dont la grande façade lui mange la lumière. Aux murs de la chambre devant étaient accrochés de grands tableaux qui présentaient des scènes de chasse en Afrique. Nous les regardions toujours longtemps quand nous rentrions chez la tante Aline, fascinés par cette poursuite des grands fauves à cheval et par leur tragique mise à mort. L'exotisme!

La tante Aline était la sœur de mon grand-père. Elle venait de l'Epine. Nous lui rendions souvent visite avec ma mère. Elle me gardait les Nounou, Pingo et Pelly qu'elle découpait dans le bas des *Feuilles d'Avis de Lausanne*. Avec le temps qui passe, les visages disparaissent, à peine si je me souviens de sa taille qui était petite. Mais par contre les odeurs, les couleurs, les impressions surtout, se gardent mieux. Ma mère parlait avec elle. Et moi? Est-ce que l'on

cause aux adultes quand on est enfant? Juste répond-on aux questions que l'on nous pose, toujours les mêmes, sur l'école, sur les vacances qui se rapprochent à grands pas. Mais si l'on ne parle guère, l'on regarde d'autant mieux ce qui nous entoure et que l'on n'oubliera jamais.

Des boîtes s'entassaient en piles régulières dans la chambre du fond qui sentait le bois, la résine, mais aussi un peu le moisi, à cause de sa forte humidité régnante. Ils montaient les boîtes à vacherin sur la table de la cuisine, ce qui ne nécessitait pas un bien grand matériel: un marteau, des petits clous compris dans un carton aux bords noircis ou carrément dans une boîte à vacherin, et des goupilles pour maintenir la pliure. Toc, toc, toc... six ou sept clous pour la boîte, autant pour le couvercle.

Le travail à domicile ne payait pas beaucoup en ce temps-là. C'était presque une tradition que d'offrir peu à ceux qui s'échinaient à la maison. Pire encore du côté des marchands de pierres fines au début du siècle. Une vieille dame m'en avait longuement causé de ces exploiteurs, que la société non seulement autorisait à pratiquer des prix dérisoires, mais encourageait vivement! Tous ces travaux réservés de ce fait à ceux que l'on pourrait appeler de petites gens. Honnêtes et sympathiques avec leur vie modeste qui valait bien celle de leurs concitoyens plus aisés. Car où réside le bonheur dans le fond? Dans l'arrogance que procure l'argent, ou dans la simplicité d'une condition ordinaire? Je les vois à la cuisine chaude où ils montent ces boîtes. Certes ils vivotent, mais le temps n'est-il pas quand même pour eux comme il l'est pour les autres? Dans la plupart des cas, ils ont une maison, toujours un lit, une table où ils mangeront bientôt les mêmes vacherins. Ils ont des chats et des souris. Des joies et des peines. Assurément pas d'auto. Un vélo, une carriole, une brouette à cadre tout au plus.

Mon oncle Robert était d'une constitution délicate. Il n'en fut pas moins en plus de son travail ordinaire concierge de l'église. Il sonnait les cloches tous les jours pour midi, et le dimanche matin pour le culte. On le voyait traverser la route pour se rendre au temple. Il montait dans le clocher au niveau d'où l'on tire sur les grosses cordes et actionnait les cloches en cadence. Il réapparaissait plus tard dans l'église dont il bourrait le gros fourneau cylindrique qui

chauffait avec peine ce volume énorme où les femmes gardaient leur manteau et leur chapeau. Des chapeaux il y en avait de toutes sortes, et de toutes les couleurs, quoique noirs de préférence, avec des voiles qui mangeaient les yeux de ces dames.

Quand ils mourront, lui d'abord, et puis la tante Aline, les enfants partis depuis longtemps ne garderont pas la maison. Elle fut vendue et rachetée avec les champs par le frère et beau-frère de l'Epine, Millet. Pour 5000 francs. Et qui, intéressé surtout par les terres, la remis peu après en vente. Une maison tellement vieille, je précise si belle quand même, que beaucoup de gens par le village disaient: «Moi, d'une maison pareille, je n'en donnerais pas cent sous.» Ainsi voyait-on les vieilles bâtisses en ce temps-là. Des immenses toits à refaire, d'énormes volumes sans utilité, bref des paquets de soucis en puissance.

L'oncl' Robert en 1942. Nous ne possédons malheureusement aucune photo de son activité de cloueur de boîtes à domicile.

Le Vieux-Cabaret vers 1970. L'oncl'Robert habite la partie de bise, soit à gauche de la photo.

Troisième variante !

On cloue dans la vieille cuisine… ou chez l'oncle Robert et la tante Aline

On entend les cloches des vaches par la porte laissée entr'ouverte. Il fait si beau dehors, même pas froid. Un client rentre parfois. C'est pas la foule, la vie au ralenti, quoi. Entre deux ventes j'emboîte, je me remets derrière ma place de travail où y a plein de caisses de boîtes vides. Que je regarde. Tout ça, c'est en bois. C'est beau, le bois, c'est noble. Il y a l'odeur. Et puis la matière aussi. Les pliures. On agrafe maintenant. C'est pas pour dire, mais les boîtes, autrefois, avec des clous, c'était plus beau. On était même persuadé, quand on a fait le passage, que certains clients, les vieux pénibles, ils ne voudraient pas les boîtes agrafées, qu'ils nous demanderaient encore des boîtes avec des clous.

On ne va quand même pas retourner au moyen âge, non ? Dis, tu te souviens de la tante Aline et de l'oncle Robert, au Vieux Cabaret, partie de bise, contre le Cygne ? Peut-être pas. T'étais trop jeune. T'as rien vu de ce vieux village, une fois de plus. Et pourtant pour moi, c'est comme si c'était hier, ou avant-hier, disons, et je n'ai rien oublié. Voilà, à la laiterie on m'avait envoyé chercher des boîtes manquantes avec le petit char que j'avais laissé juste sous le néveau devant leur maison, à la tante Aline et à l'oncle Robert. J'étais rentré dans le corridor sombre et puis au fond, à gauche, j'avais ouvert la porte vitrée qui

débouchait directement sur la cuisine éclairée par une seule lampe. La cuisine, elle donnait par une fenêtre unique sur la ruelle du Cygne. Tout d'abord on n'y voyait goutte. Il fallait s'habituer. Ce qui permettait bientôt de distinguer l'oncle et la tante assis derrière la table sur laquelle il y avait une vieille toile cirée dont on voyait par endroits la trame, tant on l'avait servie. Ils clouaient. On entendait le bruit que ça fait, quand le petit marteau frappe les clous pour les enfoncer dans le bois. Des clous minuscules qu'il faut tenir entre le pouce et l'index. Ca va bien pour les doigts longs et fins, mais parfois pour ces gros boudins de paysans, tu vois la difficulté. Certains n'y arrivent pas, tout simplement. Alors ils se contentent de regarder leur femme et de mettre le couvercle sur la boîte, et plus tard d'aller empiler la production dans les caves ou dans l'arrière-boutique.

On tenait donc le petit marteau de la main droite, le clou dans la main gauche, pris entre le pouce et l'index, que l'on positionnait sur la pliure en le plantant un peu, et toc, toc, toc, en trois coups, à peu près, on l'enfonçait dans le bois. On le fichait jusqu'à la tête.

Ils clouaient ainsi des mille boîtes et enfonçaient des milliers de clous qu'ils prenaient en les pinçant dans une vieille boîte à vacherin qui montrait un service de plusieurs années, brunie, usée. Une belle boîte, n'empêche, que la main de l'homme avait touchée des mille milliers de fois.

Et l'on entendait ce bruit caractéristique du clouage dans la plupart des maisons d'ici, avant que l'on n'achète les boîtes déjà montées, toutes faites. Ces millions de coups donnés maintenant d'une main sûre, et même si au départ parfois l'on n'était pas trop habile. C'étaient les revenus d'appoint. Il faisait bon, dans la vieille cuisine. Le potager chauffait qui n'était pas loin de la table et dans le foyer duquel de temps à autre on remettait une bûche. Ici la réserve de bois était à la grange, de l'autre côté du corridor, où l'on allait avec une corbeille d'osier. Deux pas et tu y étais.

On a eu pris le thé chez la tante aline, avec ma mère, et mangé des biscuits.

On les regardait ainsi un moment à leur ouvrage. Puis l'oncle délaissait la table pour venir nous remplir un sac à ras bord dans la cave arrière où une ampoule minable donnait moins de jour encore que celle de la cuisine. On était là, à l'arrière de la maison, côté Crêt-du-Puits. Ca sentait la cave et le bois, et l'humidité et les boîtes à vacherin qui n'attendaient guère longtemps. On tenait le sac pendant que l'oncle remplissait. Il avait peine déjà à se baisser. Flaubert, que les gens du village lui disaient. Tandis que son frère, qui habitait avec leur sœur, la Jeanne, la partie de vent du Vieux-Cabaret, Emile de son prénom, on lui disait Femil. Flaubert et Femil. Oh ! pas des gaillards à faire beaucoup de bruit dans le village, des types sans trop de sang dans les veines, qui vont comme ils peuvent, plutôt poussés par les nécessités de la vie que par leur volonté propre. Mais de bonnes gens, sans méchanceté aucune.

L'oncle Robert, que l'on disait même de petite santé, était aussi concierge de l'église. C'était lui qui sonnait les cloches les dimanches, et parfois même à midi, certaines périodes, pas toutes il me semble.

La tante Aline, originaire de l'Epine, sœur du grand-père Jules. Pour cela peut-être qu'on leur avait donné des boîtes à faire, parce qu'ils étaient parents. On se serre les coudes mais l'on ne se paie pas tout à fait en conséquence !

Clouer, ce que j'aimerais faire parfois. Ils mettaient la fourniture à la cave pour pas qu'elle ne se dessèche. D'une part ça gênerait pour le montage, d'autre part les affineurs n'aiment pas vendre des boites trop légères, ils préfèrent, et de loin, que les fonds pissent l'eau ! Ca maintient mieux le vacherin lorsqu'il va par le monde, qu'ils disent, ça évite aussi que les croûtes ne se dessèchent trop vite.

La tante quant à elle clouait toujours. Avec la pliure, pareil pour celle de la boite et celle du couvercle, elle faisait un cercle qu'elle fermait avec une goupille dont on recourbe les extrémités de part et d'autre. Une goupille pour le couvercle, deux pour la grosse pliure de la boîte. Ensuite on introduit le couvercle ou le fond dans la pliure ainsi assemblée, on tapote dessus pour l'enfoncer. Et ça tient même sans les clous, maintenant. Il faut clouer quand même. Toc, toc, toc, deux ou trois coups. C'est assez simple, en somme, mis à part qu'il faut le coup de main, pas que la pliure laisse un espace comme un doigt entre elle et le fond. Et nos vacherins qui pissent, alors tu y penses ? Parce que ce sont des durs au milieu et qu'ils sont clairs sous la croûte, et que quand tu mets le couteau dans la sangle, tout soudain ils se vident.

Il faisait bon dans la vieille cuisine que l'on quittait bientôt pour le corridor en charriant nos sacs. On remplissait le petit char, on refermait la porte d'entrée, et en route pour la laiterie qui n'est d'ailleurs qu'à deux pas.

On gardait encore en nous cette odeur pénétrante de sciure et de bois. Ca sent la forêt, ça sent les Charbonnières, pour tout dire. On est là au cœur de cette production artisanale. Nulle part au monde vous ne trouveriez autant de maisons où l'on cloue. Et autant de maison aussi où ça sent pareillement la sciure et le bois.

C'est un monde que notre village. Décidément !